

Platon aux Chrétiens (p. 171-194) ; ensuite, l'article de G. Liberman sur le fr. 123 de Pindare (p. 125-170), ouvrant la section proprement philologique du volume. L'analyse textuelle se poursuit avec C. Calame (p. 107-124), qui propose un exercice de traduction transculturelle des poèmes de Sappho, avec une attention particulière pour les figures féminines catégorisées dans une perspective anthropopoïétique. Dans l'article de F. Ferrari sur la grammaire de l'éros, l'art philologique se combine à la discussion de la réciprocité amoureuse, *topos* social justifiant l'émendation du fr. 1 de Sappho, v. 18-24 (p. 85-106 ; cf. le texte imprimé avec traduction, p. 106). Le thème de la réciprocité revient dans l'article de S. Caciagli, lorsque est rediscutée l'asymétrie inversée dans les deux *Parthénées* d'Alcman (p. 51-84 ; voir en particulier p. 76-83 pour l'analyse des acteurs et des contextes d'exécution et de réception). C'est finalement l'article de S. Bohringer et A. Chabod (p. 23-50), le premier du volume, qui discute le genre en tant qu'instrument de travail au sein des sciences de l'Antiquité et cherche à comprendre, avec Sappho et Théognis, si l'éros avait un genre pour les Grecs de l'époque archaïque. — C'est alors dans une direction contraire à celle proposée dans la table des matières que chaque contribution élucide l'expérience diffractée de l'ἔρως dans la Grèce archaïque selon une démarche méthodologique novatrice, qui part de la littérature pour arriver à l'anthropologie, en passant par la philologie. Adoptant cette perspective de lecture, on ne s'étonnera pas de voir déjà dans la longue introduction de l'éditeur (« Amore fra ἔρως e φιλότης », p. 1-22) l'aboutissement d'une réflexion collective qui vise à historiciser, de la fin au début, l'ἔρως, la φιλότης et la catégorie du genre en fonction du contexte indigène propre à la poésie mélique. — Eleonora COLANGELO.

David STUTTARD, *Nemesis. Alcibiades and the Fall of Athens*, Cambridge, MA - London, Harvard University Press, 2018, 16 x 25, 380 p., cart., br. £ 21,95, ISBN 978-0-674-66044-1.

Comme l'A. le signale d'emblée dans son introduction, cet imposant livre consacré au personnage haut en couleur qu'est Alcibiade s'adresse moins aux spécialistes qu'au grand public. Ce dernier estime, par surcroît, que l'on ne peut parfaitement comprendre le destin à la fois exceptionnel et tragique de ce personnage sans le replacer dans le contexte politique, social, religieux et intellectuel de son époque. Aussi se rend-on assez vite compte, au fil de la lecture, que les différents éléments de la vie d'Alcibiade sont, bien souvent, autant de prétextes pour aborder tel ou tel aspect de la société athénienne du V^e s. av. n. ère. Plus fondamentalement, sous la plume de D.S., la vie d'Alcibiade est avant tout le fil conducteur d'une passionnante immersion que nous offre son livre dans la « grande » Athènes de Périclès. — Ces digressions sont particulièrement nombreuses dans les premiers chapitres, lorsque les renseignements sur la vie d'Alcibiade à proprement parler sont peu fournis. Le *Prologue* est ainsi l'occasion de se pencher sur l'histoire des grandes familles auxquelles Alcibiade était apparenté, et qui ont, elles-mêmes, forgé l'histoire d'Athènes : il est ainsi question de la tentative manquée de Cylon, des relations entre Mégaklès et Pisistrate, des réformes de Clisthène et, bien entendu, de Périclès et d'Aspasie ; bref, pratiquement toute l'histoire d'Athènes jusqu'au milieu du V^e s. se trouve ainsi passée en revue. Le premier chapitre est, quant à lui, dédié à la jeunesse d'Alcibiade, jusqu'à son départ pour Potidée en 432. Ces premières années sont l'occasion de mettre en lumière plusieurs aspects intimement liés à la définition de la citoyenneté à Athènes (enregistrement dans les phratries et les demes clisthénien, loi de Périclès sur la citoyenneté ...), mais aussi à l'éducation (gymnases), sans oublier le rôle des femmes. On y croise également tous les grands intellectuels de l'époque que sont Socrate, Hippias d'Élis, Protagoras, Anaxagoras, ainsi que des artistes comme Phidias. Le chapitre II se termine juste après la capture de Sphactérie. Il y est question du mode de combat hoplitique, de la stratégie péricléenne du repliement urbain adoptée au début de la guerre, de la peste qui emporta un tiers des Athéniens, mais aussi du théâtre d'Aristophane et de ses allusions à Alcibiade et à son entourage dans les *Nuées*. Le chapitre suivant s'ouvre avec la campagne de Béotie et la bataille de

Délios, et se poursuit jusqu'à la conclusion de la paix de Nicias. L'union d'Alcibiade avec la fille du riche Hipponicos donne à l'A. l'occasion de revenir sur le mariage athénien (y compris la dote), mais aussi de parler des mines d'argent du Laurion et du culte à Mystères d'Eleusis, deux éléments indissociables de la belle-famille d'Alcibiade. Cette époque marque également les débuts de sa carrière politique, l'occasion de revenir sur les rouages de la démocratie athénienne, principalement sur les magistratures, la fonction de stratège et l'assemblée populaire avec son mode de fonctionnement particulier. L'un des principaux enjeux du chapitre IV, qui s'ouvre par la conclusion de l'alliance avec Argos, est d'expliquer comment Alcibiade sut habilement manœuvrer pour éviter que sa carrière politique ne souffre trop de la défaite de Mantinée en 418. Le chapitre suivant commence avec la motion d'ostracisme déposée en 416, qui ne frappera, en définitive, ni Alcibiade, ni Nicias, mais Hyperbole. Il est ensuite question de la participation somptueuse d'Alcibiade aux jeux olympiques de 416 et de son rôle dans la décision de réprimer les Méliens en automne de la même année. Le chapitre se termine par l'évocation du divorce entre Alcibiade et Socrate dans le *Banquet* de Platon et l'arrivée des envoyés siciliens. — À partir du chapitre VI, les digressions se font moins nombreuses et la narration se concentre sur Alcibiade, à propos duquel on dispose désormais d'informations beaucoup plus consistantes. Ce chapitre s'ouvre par la fameuse passe d'armes entre Alcibiade et Nicias devant l'assemblée à propos de l'intervention en Sicile, puis vient le scandale des Hermès et de la parodie des Mystères d'Eleusis ; il s'achève avec le départ de l'expédition et le rappel d'Alcibiade. Le chapitre suivant se concentre sur son séjour à Sparte, où il prodigua ses conseils pour reprendre plus efficacement les hostilités contre ses compatriotes, et où D.S. ne manque pas d'épingler l'aventure qu'eut l'Athénien avec Timaea, la femme du roi Agis ; il se termine avec son départ vers l'Ionie à la tête de la flotte spartiate financée par les Perses. Le chapitre VIII est consacré au divorce d'avec Sparte et aux tentatives d'Alcibiade pour retourner l'alliance perse en faveur des Athéniens. Il est ensuite question, dans le chapitre IX, de l'installation du régime des Quatre-Cents à Athènes et de la sécession de la flotte à Samos, ainsi que du rappel Alcibiade par cette dernière ; il s'achève avec le départ de ce dernier vers l'Hellespont. Le chapitre X raconte les succès militaires d'Alcibiade (bataille de Sestos, celle au large de Cyzique) et se termine au moment où il se prépare à rentrer à Athènes, retour triomphal auquel est consacré le chapitre suivant qui s'achève avec son départ pour l'Ionie. Le dernier chapitre s'ouvre par la défaite d'Antiochos à Notion, puis l'échec devant Kymé qui précipite le départ d'Alcibiade, d'abord en Thrace, puis pour le royaume perse, où il sera finalement abattu sur ordre de Pharnabaze. Le livre s'achève par un *Épilogue*, où il est question des événements qui suivirent de près la mort d'Alcibiade (le régime des Trente, la mort Socrate, l'expédition des Dix-Mille), mais aussi du destin d'Alcibiade le Jeune, de sa sœur, ainsi que du fils qu'Alcibiade aurait eu avec la reine de Sparte et, enfin, de sa postérité dans les arts. — Le style de D.S. n'est pas toujours très académique, mais il faut reconnaître que le lecteur se laisse volontiers embarquer dans cette immersion au cœur de l'Athènes de Périclès. Les scènes sont racontées avec beaucoup de détails, les uns donnés tels quels dans les sources, les autres reconstitués avec beaucoup de vraisemblance par l'A., dont l'érudition sait habilement combler les lacunes de notre documentation. Il aime également se mettre dans la tête des protagonistes pour tenter de déterminer leur état d'esprit lors des moments-clés, un exercice où l'imagination peut évidemment parfois prendre le dessus. Par ailleurs, étant donné que l'horizon de cet ouvrage ne se limite pas à la seule vie d'Alcibiade, on a parfois l'impression que toutes les anecdotes que nous livre la tradition à son propos sont bonnes à raconter — même si l'A. ne manque jamais d'exprimer des réserves — du moment qu'elles permettent d'illustrer un aspect de la vie athénienne au V^e s., avec parfois des anachronismes : il nous semble en effet que l'institution de l'éphébie telle que décrite au chapitre II correspond davantage aux réalités du IV^e s. qu'à celles du siècle de Périclès. — S'agissant d'un ouvrage à destination du grand public, l'A. se sent assez libre d'avancer plusieurs hypothèses originales, comme par exemple le fait que Thucydide aurait personnellement interviewé Alcibiade, que le véritable moteur de la politique perse vis-à-vis de Sparte et d'Athènes était de s'emparer, coûte que coûte, de l'Ionie et

des îles proches, ou encore qu'il faille reconnaître Alcibiade sous les traits de Pheidippos dans les *Nuées* d'Aristophane. Le spécialiste aura à déterminer celles qui pourraient être retenues ; à l'amateur, elles apparaîtront comme autant de pistes vraisemblables d'une énigme policière où l'enquêteur cherche à retracer, en fonction des différents indices laissés, l'emploi du temps de la victime. – Chr. FLAMENT.

Yann LE BOHEC, *Histoire de la Rome antique* (Que sais-je ?, 3955), Paris, Presses Universitaires de France, 2012, 11,5 x 17,5, 128 p., br. EUR 9,20, ISBN 978-2-13-059106-1.

Dans le canon des cent vingt-huit pages de la collection, l'essentiel du miracle (p. 3) de l'histoire de Rome est présenté. I. Les origines : pourquoi la Ville en ce lieu ? II. La République, en moins de vingt pages : la sécurité et la paix motivent la conquête, qui devient une spirale, car le Romain n'arrête la guerre qu'à la victoire, n'obéit pas mais commande, assimile l'ennemi à terre et est devenu âpre au gain ; c'est le complexe du gendarme (p. 18) à l'échelle méditerranéenne. Le régime est aristocratique : la *nobilitas* tient tout, issue des élites patricienne et plébéienne. L'A. n'oublie rien : économie (nos catégories ne lui conviennent pas), hiérarchie sociale (fondée sur des critères juridiques et économiques), culture (grâce aux Grecs), religion (connaître les dieux par les mythes, les amadouer par des rites). La crise du I^{er} siècle est la lutte entre les *populares*, soucieux d'améliorer la vie du peuple, et les *optimates*, opposés à toute redistribution (loi agraire) ; de telles divergences, démultipliées par les ambitions personnelles, conduisirent à la violence inouïe des guerres civiles. « Le personnage peut ne pas être sympathique, mais il a porté la langue latine à sa perfection » (p. 23). La formule appliquée à Cicéron peut, adaptée à la politique, s'appliquer à Auguste. Le Haut-Empire tient en une soixantaine de pages. Le chapitre III dresse le portrait des principaux empereurs, avec le sens des formules et de l'oxymore. Claude : « ce personnage ridicule [...] réalisa une œuvre importante » (p. 34). Trajan : « surtout un habile politique qui sut se faire passer pour un grand stratège [...] il fit construire un forum dominé par la colonne qui raconte ses modestes exploits » (p. 38-39). Les chapitres suivants décrivent les structures militaires et administratives qui firent un Empire solide : monuments, institutions (e.a. le Sénat compte encore, même si l'empereur a tous les pouvoirs), droit (le procès de Jésus suivit une procédure conforme au droit romain), armée (« d'une terrible efficacité », p. 64, selon son spécialiste), municipalisation. Les colonies mériteraient un petit développement, de même que les *villae* (mentionnées pour le Bas-Empire). Dernier ensemble de chapitres (VIII-IX) : « Du III^e siècle au Bas-Empire ». L'A. maintient le terme de Bas-Empire, tout en expliquant que la crise du III^e siècle (« une monarchie absolue tempérée par l'assassinat », p. 98) fit place dès 284 à un redressement. La suite est faite de hauts et de bas, de rivalités au sommet de l'État, de reprise économique au début du IV^e siècle malgré une inflation record provoquée par une monnaie redevenue stable. Après Julien, l'armée devient inefficace. Les Barbares secouent tout, ne s'assimileront pas. Et pourtant, l'administration est réorganisée, les lettres connaissent un essor remarquable. Bouillonnement religieux ... Dès 364, la crise reprend, l'Occident dégringole. — Le bilan est impressionnant ; la longévité de Rome (peut-être sans fin) tient à quatre raisons : une armée supérieure, l'adhésion des peuples vaincus, la ténacité et l'économie (même empirique). L'A. a bien cerné, avec nuances, l'objet de fascination de tous les grands politiques. – B. STENUIT.

Guy BAJOIT, *Le modèle culturel aristocratique de la Rome antique*, Louvain-la-Neuve, Academia - L'Harmattan, 2017, 15,5 x 24, 298 p., ISBN 978-2-8061-0345-1.

Quels sont les objectifs qui poussent un sociologue comme M. Bajoit à consacrer un ouvrage aux derniers siècles de la République Romaine et aux deux premiers siècles de l'Empire Romain ? L'A. l'indique dès les premières pages : « Ce livre constitue le second volet d'une recherche plus vaste, dont le but est d'identifier et d'analyser les